

Les dynamiques d'élevage de bétail dans la région du Plateau Mahafaly

Situation générale

L'élevage de bétail est l'une des activités principales de deux sur trois groupes ethniques de la zone d'étude. Pour les peuples Tanalana et Mahafaly, l'élevage de bétail est d'une grande importance économique et culturelle : Ce bétail (zébus, chèvres, et moutons) est une source de revenu stable qui survie mieux face à la sécheresse que les produits d'agriculture locale. Aussi, les sacrifices et dons de bétail font partie intégrale de rituels et d'évènements culturels.

En général, les troupeaux appartenant à une famille Tanalana ou Mahafaly sont protégés par des membres de la famille qui parcourent les pâturages autour du village. Les troupeaux sont dirigés vers les zones riches en eau et en plantes fourragères de qualité, ce qui veut dire qu'en période de sécheresse, les troupeaux peuvent être dirigés plus loin que les alentours du village à cause de manque de ressources. Ceci est un motif général, même si la mobilité d'un troupeau dépend de sa composition d'espèces, car les différentes espèces préfèrent des plantes fourragères différentes. D'autres besoins vont aussi modifier les mouvements du troupeau, comme par exemple le besoin de dépressions salées sur le plateau, ou des buissons denses pour enlever les ectoparasites grâce à la friction. Autrement, les mouvements sont aussi influencés par les aspects sociaux tels que la visite de famille ou d'amis, les jours de marché dans le village ou ailleurs, et les festivités.

Traditionnellement, les troupeaux du peuple Tanalana vivant sur les régions côtières conduisent un mouvement de transhumance durant les périodes de pluie : Dans les journées qui suivent les premières grandes chutes de pluie, les troupeaux sont dirigés vers la région de plateau. Pendant cette saison, l'eau est disponible sur le plateau, et le fourrage est en plus grande quantité que sur les côtes. L'endroit exact où les troupeaux sont menés était auparavant déterminé par la disponibilité locale d'eau et de fourrage. Cependant aujourd'hui c'est aussi déterminé en grande partie par la situation locale de sécurité, ainsi que les limites d'amitiés ou de famille (*longo*) entre les familles Tanalana des régions côtières et celles des plateaux. Ainsi, quelques villages reçoivent comparativement moins de troupeaux pendant la période de transhumance. Dans les dernières années, un certain nombre de villages ont aussi été abandonnés à cause de l'activité locale de *malaso* (Ankazomateila par exemple).

Le problème du vol de bétail (*malaso*)

Le vol de bétail est un problème qui s'empire beaucoup à Madagascar ces dernières années. Les voleurs de bétail (localement appelés *malaso*, mais nationalement connus sous le nom de *dahalo*) peuvent agir localement ou appartiennent à des gangs criminels organisés qui volent le bétail pour vendre leur viande sur les marchés en dehors de la zone d'étude (probablement les régions Toliara et Edjeda). Cependant, le risque local de vol de bétail est plus grand sur le plateau que sur les régions côtières, et diffère aussi dans la zone du plateau elle-même.

Le vol de bétail est une menace pour la richesse (et donc la sécurité alimentaire) et le statut social de la famille, et la santé du vacher, car les voleurs sont armés et souvent n'hésitent pas à tuer les vachers s'ils essaient de protéger leurs animaux. Par conséquent, les pasteurs essaient d'éviter les attaques de *malaso*, surtout parce que le pouvoir des agences gouvernementales comme la police sont pratiquement absents dans les régions éloignées. À part quitter la zone, plusieurs tentatives sont prises pour minimiser les risques. Les locaux passent des pactes sociaux (*titike, kine*) sur des niveaux différents. Ce pacte social est une malédiction pour les personnes qui peuvent être des voleurs. C'est une forme de protection morale des troupeaux et une menace pour les criminels potentiels. Tandis que sur les plateaux ce procédé s'est seulement déclaré dans les villages, c'est observable à un niveau régional sur les côtes : En février 2013 les chefs de clans (*mpitan-kazomanga lava*) de Temahaleotse et Tevondrone ont mené un grand *titike* à l'échelle de la région concernant tous les clans de Tanalana et Vezo. Au plateau, les chefs des clans, fokontany et communes ont créé une nouvelle règle supra-communautaire (*dina be*) pour les communes de Behaitse, Betioke et Ejeda contre la participation des villageoises aux vols de bétail. Ainsi le problème de vol de bétail a diminué considérablement (Mai 2015).

Cependant, les vachers indépendants essaient aussi d'éviter de risquer leurs troupeaux particuliers. Parfois les éleveurs sont armés de fusils ou de lances traditionnelles en veillant sur les troupeaux, et certains éleveurs individuels embauchent des militaires pour protéger les troupeaux. Par ailleurs, dans quelques régions sur les plateaux, des soldats sont embauchés par les communautés de villages et leurs administrations. De plus, les enclos de bétail sont souvent protégés par des rituels et donc sont aussi soumis à plusieurs tabous.

La réaction la plus commune des vachers est une réaction spatiale – ils essaient d'éviter les zones où les activités de *malaso* sont estimées importantes durant une certaine période. Ceci mène à une plus grande concentration de troupeaux dans les endroits supposés plus sécurisés. La végétation de ces régions fait face à des pressions considérables de pâturage, tandis que le potentiel de pâturage n'est pas entièrement exploité dans les régions supposés risqués. Cette disparité va probablement augmenter d'autant plus le manque de plantes fourragères de qualité, et peut éventuellement mener à une baisse de productivité des troupeaux.

Les vachers des régions côtières qui restent sur les plateaux à risques durant la transhumance des saisons de pluie ont maintenant tendance à retourner aux côtes après seulement quelques semaines – historiquement, ils restaient sur les plateaux quelques mois avec leurs troupeaux. À l'époque, la végétation des côtes, avec des sols sableux très pauvres et encore moins de précipitation que sur le plateau, avait le temps de se récupérer pendant la saison des pluies pendant que les troupeaux paissaient sur le plateau. Ces jours, le retour anticipé des troupeaux de leur transhumance entrave dans une certaine mesure la régénération de la végétation, par exemple des herbes fourragères ainsi que les arbres *samata* (*Euphorbia stenoclada*) : une espèce euphorbe arborescente, avec des rameaux tel des coraux riches en latex, qui sert de fourrage supplémentaire importante durant la saison sèche.

La situation est devenue d'autant plus critique à cause d'une tendance plus accrue des vachers des régions de plateaux à bouger temporairement leurs troupeaux vers les côtes dans la saison sèche à cause du risque de vols de bétail. Ce nouveau mouvement mène à une pression encore plus élevée sur le pâturage et la végétation fragile de la région côtière.

L'épuisement des ressources fourragères dans la région côtière

L'accumulation de troupeaux dans la région côtière est particulièrement critique à cause du peu de place disponible. À l'Ouest, la région côtière est limitée par l'océan (le canal du Mozambique) et à l'Est par le Parc National Tsimanampetsotse où le bétail est officiellement interdit dans les zones centrales et d'écotourisme. Cette zone était une région traditionnelle de pâturage et fait encore partie de la route des mouvements traditionnels entre la côte et le plateau dans la saison de transhumance où les troupeaux sont autorisés à contourner le parc. Notamment avec l'extension du parc de 43,200 à 203,740 hectares (2006/2007), la zone de pâturage traditionnelle a été restreinte à une taille qui n'offre pas assez de place pour l'élevage de bétail. Par conséquent, et malgré les interdictions, il y a encore aujourd'hui des troupeaux entrant dans le parc régulièrement, mais aussi illégalement, avec la menace de punition si attrapé par les autorités.

Un autre aspect qui limite la disponibilité de pâturage dans la région côtière est l'expansion continue des champs agricoles des familles au détriment des zones de pâturage habituelles. L'évolution de la population et le lessivage des nutriments à cause des pratiques non-durables d'agriculture mène à ce processus continu. Le surpâturage de la région côtière a déjà mené à des zones anthropogéniques herbeuses de basse productivité et de fruticées entre-ouvertes plus pauvres en richesse d'espèces, particulièrement les plantes ligneuses indigènes, tandis que la proportion de plantes aliènes s'accroît avec leur dégradation. Les reliques de forêts sont encore riches en espèces indigènes, mais leur étendu a décliné avec le temps. Le climat imprévisible avec des années de sécheresses sévères ne fait qu'empirer la situation. La capacité de rétention des pâturages est beaucoup plus faible pendant ces années, et le surpâturage pendant ces temps peut mener à des dégâts irréversibles à l'écosystème. Sa régénération pendant les années plus humides est gêné par la haute densité de bétail.

En général, l'approvisionnement des ressources naturelles est diminué et quelques habitats sont dégradés. En même temps, la population locale est dépendante de l'exploitation des ressources naturelles : ils n'ont pas seulement besoin de fourrage pour le bétail et de la nourriture humaine, mais aussi du bois à brûler, du matériel de construction pour des maisons, des meubles, des charrettes, des bateaux, des cercueils, et des plantes médicinales et des espèces plus spécifiques pour certains rituels.

Comme expliqué auparavant, les conditions climatiques et édaphiques, en combinaison avec le mouvement altéré des troupeaux et la restriction de la zone de pâturage, ne supporte pas l'élevage de bétail avec seulement les herbes de fourrage des régions côtières. Les éleveurs sont dépendants de plantes fourragères supplémentaires afin d'éviter la baisse de productivité de leurs troupeaux ou même pour garantir leur survie. Dans les régions côtières, ces plantes fourragères supplémentaires dépassent même l'importance de l'herbe, en tout cas durant la longue saison sèche.

Quelques plantes fourragères supplémentaires sont obtenues des terres privées de familles et sont donc strictement privées. Ceci comprend les résidus de récoltes, l'herbe, les mauvaises herbes, le cactus (*Opuntia spec.*, localement appelé *raketa* ou *viro*), les feuilles d'arbres, et grands arbustes, qui sont rendus accessibles pour les animaux en secouant ou coupant des branches plus grandes, et l'arbre fourragère *samata*. Ces ressources privées sont premièrement seulement accessibles par les membres de la famille, mais sont parfois partagées avec d'autres membres de la famille ou amis venants du plateau, et sont même vendues à d'autres villageois et éleveurs du plateau.

Parmi les ressources de propriété commune, les réserves de *samata* sauvages jouent un rôle principal. Pendant la saison sèche (Mai-Novembre), les troupeaux venant de la région côtière, ainsi que celles venant du plateau se retrouvent sur les côtes, mais les herbes fourragères sont clairsemées et de mauvaise qualité durant cette saison. Les branches de *samata* sont coupées de la plante, hachées en petits morceaux, puis données à manger aux animaux pour fournir du fourrage ainsi que de l'humidité. En les utilisant ainsi les arbres sont sévèrement endommagés mais peuvent se régénérer en 1 à 3 ans avec assez de pluie s'ils ne sont pas surexploités. Cependant, la grande demande de cette ressource fourragère a mené à une surutilisation sévère de beaucoup de réserves : La première coupe d'un jeune arbre prend place beaucoup plus tôt, et des arbres entiers sont coupés ou tellement endommagés qu'ils meurent ou ne peuvent pas vraiment se régénérer. D'autant plus, le manque de chutes de pluie mène à une baisse de taux de croissance et de régénération. Au fil du temps, beaucoup de réserves de *samata* d'un grand nombre de zones ne sont plus suffisants pour répondre aux besoins des troupeaux locaux. Ainsi, les éleveurs sont obligés d'acheter du fourrage supplémentaire des villageois locaux qui possèdent des arbres *samata* privés, ou de chercher des arbres *samata* plus loin que leurs propres villages. Localement, le manque de biomasse de *samata* mène même à une migration temporaire des troupeaux côtiers dans la région côtière elle-même. Comme les réserves de *samata* sont plus abondantes dans la

partie moins peuplée au sud de la région, les mouvements de troupeaux suivent presque tous une direction nord-sud.

La privatisation des ressources fourragères dans la région côtière

Une autre réaction des villageois locaux de la région côtière sur la hausse de demande des fourrages de *samata* est la tendance à privatiser les arbres. En général, les règles de droits de propriété en dehors du village sont maintenant simples : Les endroits clôturés (normalement avec des buissons) sont privés, tandis que les autres endroits et leurs ressources sont propriété commune et peuvent être exploités par tout le monde. Par conséquent, les arbres *samata* poussant dans les enclos clôturés pour protéger les récoltes et herbes (*valan-boka* et *valan-baiboo*), ainsi que dans les enclos à bétail (*kialo*, *valan-aomby*), sont clairement propriété privée et leur utilisation est restreinte aux propriétaires seulement. Les arbres *samata* autour des enclos à bétail sont aussi considérés privés, mais l'étendu et donc quantité d'arbres privés reste encore aujourd'hui un sujet local de discussion.

Comme les gens ne connaissent aucune méthode pour multiplier les arbres *samata* avec des boutures ou plants, ils accroissent leurs réserves privées en déterrants les petits arbres des endroits sauvages communes, et les replantent dans leurs propres terrains privés. Cette pratique est largement acceptée, mais elle nuit à la régénération de la population sauvage.

Dans les dernières années, les gens ont commencés à clôturer beaucoup de terrain commun pour s'approprier des réserves de *samata* sur ces terres. Aujourd'hui, même les personnes sans bétail possèdent leurs propres réserves pour vendre les branches aux éleveurs. Un marché régional de *samata* a émergé, transformant cette ressource en une culture de rente régionale. La raréfaction continue a mené à une hausse considérable des prix dans les cinq dernières années. Les prix sont principalement déterminés par la négociation entre vendeur et acheteur et l'offre général du village. Converti dans une quantité qui peut nourrir 15 zébus pour 5 mois, les prix étaient compris entre 17 000 et 855 000 MGA (4,8€ - 242€, valeur médian : 75 000), et si payé en bétail entre 0,14 à 4,69 zébus (valeur médian : 0,50, la plupart du temps des animaux de catégorie *tamana* (femelles de un à deux ans), données de 2012/13). Le *samata* est cependant préféré par rapport au cactus, car ce dernier est plus cher et il faut aussi brûler les épines.

Des rencontres et discussions différentes au niveau de la commune et *fokontany* ont eu lieu pour trouver une règle commune sur le management et la privatisation de la ressource de fourrage de *samata*. Quelques *fokontany* et communes de la région ont aussi créées de nouvelles règles, cependant elles sont mal appliquées et la privatisation non-réglémentée est toujours en cours.